

Des vertus et des limites du « littérairement correct »

Jean-Louis DUFAYS
Université catholique de Louvain

1. Qu'est-ce que la littérature ?

Cette question, que posait déjà Sartre (1947) voici plus soixante ans, est évidemment naïve si on croit pouvoir la résoudre une fois pour toutes ou à coup de valeurs imposées. Elle reste pourtant pertinente lorsqu'on considère la littérature comme un champ où se joue une lutte pour la légitimité de certaines valeurs contre d'autres. Définir la littérature *en soi* paraît une impasse ; mais tenter de décrire l'évolution des forces et des valeurs en présence ne l'est peut-être pas.

Commençons alors par un constat premier qu'il est aisé de faire. Une vieille tension – vieille comme la littérature elle-même, si l'on en croit Eco dans son *Apostille au Nom de la Rose* (1985) –, qui ne cesse de se déplacer et de prendre de nouveaux visages, oppose la conception *classique* de la littérature, fondée notamment sur les valeurs du Bien et de l'Ethique (et, à travers elles, sur une esthétique privilégiant l'harmonie, l'unité, la clarté, la raison...) et la conception *moderne*, fondée notamment sur les valeurs du Vrai et du Neuf (et aussi sur une esthétique privilégiant la polysémie, la dissonance, le fragment, la complexité, l'énigme, l'indécidable...). Pour cette seconde position, le rôle de la littérature est d'abord d'explorer les limites de la langue et de l'expérience humaine en s'abstenant de toute autocensure : conformément à la leçon rimbalienne, il s'agit de se faire « voyant » par « un long et systématique dérèglement de tous les sens », en se situant au-delà de toute règle, et en particulier de toute règle morale. Perçue comme la gardienne de l'ordre établi et des conformismes de tous ordres, la morale devient non seulement une donnée indifférente pour la littérature, mais son repoussoir par excellence. Comme le proclame Barthes dans *Le plaisir du texte* (1973), pour les Modernes, seule compte la nouveauté, la différence, la surprise. Pour avoir des chances d'être grande, l'œuvre se doit d'abord de transgresser tous les

codes, toutes les doxas : ce qu'elle dit n'a de valeur que pour autant qu'elle le dise autrement.

S'ajoute à cela une troisième position, qualifiée de postmoderne et défendue par Eco (1985) et quelques autres, qui se fonde sur l'oscillation entre les systèmes de valeurs classiques et modernes.

2. Qu'est-ce que le « littérairement correct » ?

Face à ces trois conceptions, l'institution littéraire a longtemps été déchirée entre les deux premières, les œuvres étant célébrées, tantôt pour leur originalité tantôt pour leur valeur modélisante, tantôt pour les deux raisons à la fois. Mais, même s'il n'a jamais été exclusif, le point de vue éthique est longtemps entré en ligne de compte. Il semble que ce soit moins le cas depuis quelques décennies. J'en veux pour preuves le quasi-consensus qui a entouré l'entrée de Sade dans la Pléiade, la fortune des thèses de Bataille sur la littérature et le mal, le succès (même s'il est controversé) aussi d'auteurs ouvertement « amoraux » comme Virginie Despentes ou Catherine Millet (même si cette dernière se pose elle-même aux marges de la littérature)...

Les indices convergent pour donner à penser que la conception esthétique radicale prévaut aujourd'hui chez les acteurs dominants de l'institution littéraire et tend à être présentée par ceux-ci comme la seule légitime, comme la norme du bon goût lettré, le critère de distinction qui permettra aux détenteurs du pouvoir symbolique de se reconnaître entre eux et de discréditer « le goût des autres ». Le film d'Agnès Jaoui qui porte ce titre illustre bien le fonctionnement social de ce système de valeurs et de signes qui soude aujourd'hui une bonne part de la classe intellectuelle. C'est ce système axiologique que je propose de nommer le *littérairement correct*. L'idéologie du « littérairement correct », qui est fondamentalement relativiste, libertaire et amoral, et qui met la littérature, l'art, l'esthétique au-dessus de tout, est exactement l'inverse de celle du « politiquement correct », lequel se distingue au contraire par son caractère normatif, moral et universaliste, et place le respect des différences au-dessus de tout, mais l'une est au champ littéraire ce que l'autre est aux valeurs des droits de l'homme : un système de signes qu'il est interdit de mettre en question et qui est destiné aussi bien à fédérer qu'à exclure.

Même si le débat sur ces notions peut paraître très actuel, il semble clair que les systèmes de pensée qu'elles incarnent – la préconisation des droits de la littérature d'un côté, celle des droits de l'homme de l'autre – ont toujours été en tension, ce qui s'est soldé dans l'histoire par quelques polémiques célèbres (lesquelles, dans le champ littéraire, vont, en gros, de la cabale des dévots contre le *Tartuffe* et le *Don Juan* de Molière aux diatribes contemporaines contre Houellebecq, Despentes ou Angot, en passant par les procès de *Madame Bovary* et des *Fleurs du Mal*) et que cette tension a eu des effets bénéfiques, pour la littérature comme pour la vie sociale : d'un côté, la littérature, à force de transgresser et d'explorer les limites, a ouvert de nouvelles voies à la liberté et aux potentialités de l'humain, de l'autre, il n'est pas contestable que la littérature s'est, en retour, humanisée et affinée à mesure que se développaient

des valeurs démocratiques qui avaient été conquises en d'autres lieux (les écrivains et les artistes ne sont pas les seuls Prométhée !).

3. Les vertus du « littérairement correct »

Insistons-y, on ne peut contester que l'exaltation de la liberté de la littérature, de son autonomie, de sa souveraineté, comporte une valeur stratégique fondamentale. C'est en effet la croyance dans les valeurs supérieures de la littérature (et plus généralement de l'art) qui a permis tout à la fois d'explorer des possibilités nouvelles de l'écriture, d'affirmer les pouvoirs du langage, de désengluier la pensée de certains carcans intellectuels et moraux, et de célébrer les valeurs de la complexité, voire de l'indécidable.

Qui plus est, parce qu'elle relève de la fiction, c'est-à-dire, selon le mot de Schaeffer (1999), de la « feintise ludique », ou de la poésie, et souvent des deux à la fois, la littérature est le lieu d'une énonciation décalée, qui échappe aux règles et aux normes de la communication ordinaire : alors que l'usage ordinaire du langage va de pair avec l'idée de message adressé et de responsabilité sociale de l'énonciateur, l'énonciation littéraire est le plus souvent polysémique et polyphonique, difficilement réductible à un message clair et univoque : c'est d'ailleurs ce qui constitue, depuis près de deux siècles, sa valeur la plus souvent proclamée, la « littérature engagée » ou militante faisant à l'inverse figure de repoussoir, d'anti-littérature.

Pour toutes ces raisons, il semble essentiel que la littérature continue à résister aux normes et aux lois qui régissent habituellement l'usage du langage dans les sociétés modernes.

4. ... Mais aussi limites de cette conception

Reconnaissons cependant que cette conception des pouvoirs de la littérature est surtout revendiquée par un petit nombre de lecteurs, lettrés et peu représentatifs de l'ensemble, et qu'elle célèbre donc une certaine forme de lecture, qui ne correspond guère à l'usage le plus partagé de cette pratique car elle contredit le besoin de sens, d'unité et de valeur qui lui est généralement associée et qui est peut-être consubstantielle à toute communication humaine. Écoutons à ce propos les sociologues Baudelot, Cartier et Detrez :

On peut distinguer avec Bourdieu, face aux biens de culture, deux grands ordres de dispositions qui orientent la formation des goûts et les modalités de la consommation : la première, d'ordre éthique, est surtout attestée par les classes populaires, tandis que la seconde, apanage des classes cultivées, est d'ordre esthétique. La relation esthétique implique une forte prise de distance entre l'objet consommé et celui qui le consomme, ainsi qu'une connaissance objective du champ spécifique dans lequel elle s'inscrit. Le texte étant traité comme forme pure, c'est le plaisir esthétique qui est envisagé comme étant l'unique et première raison de lire (1999, 158).

Que ces deux formes de lecture existent et aient chacune leur espace de légitimité n'est pas douteux. Ce qu'il faudrait peut-être interroger, c'est la pertinence de leur séparation stricte. Autrement dit, le fait que la littérature soit

le lieu privilégié de l'indécidable signifie-t-il que l'indécidable constitue son registre exclusif, et qu'elle n'ait donc rien à voir avec la morale ? Cette thèse a sans doute ses défenseurs, mais elle paraît un rien excessive. En filigrane d'un texte polysémique, si indécidable soit-il, n'y a-t-il pas toujours une vision du monde, des choix, des engagements éthiques et sociaux plus ou moins perceptibles ?

On peut bien sûr décider d'ignorer ou de minorer cette vision du monde ou ces choix éthiques, mais cela aurait comme conséquence que l'écrivain serait le seul être humain à ne pas (ou ne plus) pouvoir être tenu pour responsable de la portée morale de ses propos. Mesurons bien le risque : à vouloir exempter la littérature de toute responsabilité, on la libère certes de toute censure, mais en même temps, on l'exonère de tout pouvoir d'influence, de toute cette portée modélisante qui lui a toujours été reconnue. Est-ce bien cela que nous voulons ?

Il faut enfin souligner un paradoxe : ceux qui prétendent exempter la littérature ou la morale se font eux-mêmes parfois des plus moralistes à l'égard des auteurs et des critiques ceux qui ne pensent pas comme eux. Témoin Laurent Robert, collaborateur du *Carnet et des Instants*, qui m'a reproché naguère (en 2002) d'inviter les lecteurs à activer leur conscience morale alors qu'il ne se privait pas lui-même de stigmatiser l'attitude d'une Françoise Mallet-Joris dans un de ses romans parce qu'il la jugeait condescendante ni de stigmatiser un de ses contradicteurs en le taxant d'« infantilisme » et de « conformisme moral »... Voilà qui montre bien la difficulté de se passer du critère moral pour parler de littérature ; et qui prouve, corollairement, que la morale devient un repoussoir aussitôt qu'on la voit à l'œuvre chez les autres. La morale, c'est d'abord la pensée d'autrui dont je ne veux pas.

5. Difficulté et ambivalence de cette position

Sans doute un critique et un théoricien de la littérature se doit-il d'abord de décrire et d'être neutre... Mais en tant qu'enseignant (ce qu'il est souvent) et que citoyen, peut-il s'empêcher d'avoir ses propres valeurs et d'avoir envie de les défendre ? Comment peut-on éviter dès lors de *prescrire* en matière de littérature, même lorsqu'on est hostile *a priori* à toute forme de censure ?

Le dilemme est le suivant : est-il possible de promouvoir ce à quoi on croit sans tomber dans le discours injonctif et donc moralisant, et donc peu ou prou censurant ? A mon sens, il n'existe pas d'autre solution que d'en appeler au sens critique et éthique des lecteurs et d'essayer de juger avec le maximum de prudence et de nuance. Je plaide donc pour une éthique de la lecture, et pour que les lecteurs se sentent libres de rejeter des livres dont l'univers leur répugne, même si la critique les a encensés. Aux antipodes du conformisme et de la soumission au diktat des valeurs imposées, cette position revient à prendre le lecteur *vraiment* au sérieux en l'appelant à exercer son libre arbitre, mais aussi à prendre la littérature elle-même plus au sérieux que ceux qui la limitent à être une exploration ludique de tous les possibles.

Cette position, qui ne donne pas au point de vue éthique une *prééminence* sur le point de vue esthétique, mais qui cherche à garder ces deux points de vue en *tension* continue, comme dans la posture postmoderne suggérée par

Eco, me semble la plus intéressante à défendre aujourd'hui à l'égard de la littérature. Celle-ci, en effet, comme l'a rappelé finement Antoine Compagnon (1998), n'est-elle pas indissociablement langage et image, esthétique et éthique, quête du Beau (ou de l'Inédit) et quête du Bien et du Vrai ? Et n'est-ce pas cette double postulation continuelle qui la rend *indispensable* ?

Bibliographie

- Barthes Roland (1973), *Le plaisir du texte*. Paris : Seuil.
 Baudelot Christian, Cartier, Marie, et Detrez, Christine (1999), *Et pourtant ils lisent*. Paris : Seuil.
 Compagnon Antoine (1998), *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*. Paris : Seuil.
 Eco Umberto (1985), *Apostille au Nom de la Rose*. Paris : Grasset.
 Sartre Jean-Paul (1947), *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.
 Schaeffer Jean-Marie (1999), *Pourquoi la fiction ?* Paris : Seuil.